

## Le ballottage de l'électorat canadien et le libre-échange

Rarement campagne électorale n'aura autant fait balancer les opinions de l'électorat Canadien. Au départ, les Progressistes-conservateurs, parlant entre autres choses de traité canado-américain, volaient allègrement vers la victoire. John Turner était le pire chef de parti qu'on eût pu imaginer. Le rêve de la mort des Libéraux commençait à agiter les esprits de certains partisans néo-démocrates. Un débat a eu lieu. Les Libéraux sont ressuscités des cendres. John Turner est apparu comme un sauveur. Pourquoi? Il y a à cela plusieurs raisons. Deux d'entre elles retiennent notre attention.

Il y a d'abord que les Libéraux sont parvenus à insérer au centre de toutes les discussions politiques le thème du libre-échange. Ce faisant ils ont dichotomisé le discours politique et, simultanément, ils se sont fait les porte-parole attirés de l'opposition au projet du gouvernement. Aussi fondamentalement semblables que puissent être les Libéraux et les Progressistes-conservateurs, dans ce discours polarisé, la stratégie néo-démocrate de présenter comme semblables l'un à l'autre les deux autres partis, ne pouvait être qu'un échec. Comment faire entendre que les rouges et les bleus sont identiques quand ils tiennent des positions antagonistes sur une question devenue fondamentale? Mais le thème n'est pas seulement passé de périphérique à central, il s'est aussi métamorphosé de question économique en question nationaliste, de question rationnelle en question émotive. Entre la raison et la passion, ce projet, dont les arguments favorables sont théoriquement aussi puissants que les défavorables, ne pouvait pas ne pas faire osciller les esprits au gré du dernier argument entendu, mais ne pouvait pas non plus manquer de piquer la curiosité, d'interpeler les Canadiens, de les interroger sur leur nationalisme. La question du libre-échange est devenue autre chose que la question du libre-échange. Elle est devenue le moment pour les Canadiens de questionner leur relation avec les américains, leur statut même de Canadien. Le thème ainsi s'est surchargé, s'est embrouillé. Les Américains sont apparus comme l'énorme bête, vorace, à l'affût de la canadianité; les Canadiens se sont manifesté comme le peuple frêle qui doit son indépendance à sa persévérance, à sa ruse, à ses énormes qualités. Les Canadiens se sont retrouvés dans le combat entre David et Goliath et ont aimé à se découvrir et à s'affirmer dans David. L'accord de libre-échange est devenu une espèce de point définitif. Les partisans en sont venus à croire que sa consécration assurera l'émancipation; les opposants, eux, ont fini par s'imaginer qu'une fois l'accord confirmé, il ne restera plus qu'à creuser la tombe du Canada. Comme si, accord de libre-échange ou pas, le Canada n'était pas condamné à sans cesse questionner son nationalisme, à lutter perpétuellement contre Goliath. Le mythe de David et Goliath donne l'impression que la lutte n'est pas une continuelle série de combats, qu'une seule bataille peut suffire.

Il y a ensuite que les Canadiens avaient jugé Turner pire qu'il ne l'était en réalité. Turner, Broadbent et Mulroney sont trois hommes aussi pleins de qualités les uns que les autres. Les personnes de qualité sont, d'ailleurs, innombrables. En tout cas il n'y a pas, entre les trois, d'être supérieur. (Y a-t-il vraiment des êtres supérieurs?) Or Turner était aussi fin que ses deux adversaires et les Canadiens en étaient venus à penser le contraire. Une confrontation publique ne pouvait être que bénéfique à celui qui n'était pas apprécié à sa juste valeur. Sur le petit écran, sans la médiation du reportage des journalistes, les Canadiens ne pouvaient que réaliser que Broadbent, Mulroney ou Turner, les trois hommes se valaient bien, ne pouvait donc que reconnaître que Turner n'était pas si bête.

En fait, Turner était si peu bête qu'il est parvenu à créer l'illusion que le libre-échange était la plus importante de toutes les questions canadiennes et que se déclarer en faveur de ce projet, c'était

faire montre d'antipatriotisme.

Simon Laflamme